

—Vraiment ! fit Mariana frappée au cœur. . . . Et quelle est la privilégiée qu'épouse mon beau cousin ?

—Mais la plus digne à coup sûr de porter son nom. . . . Et aussi la plus charmante de mes protégées. . . .

—De vos protégées !. . . . reprit l'institutrice haletante. . . . Ce serait donc ?

—Mlle de Penhoët. . . . Oui !. . . . vous l'avez deviné, ma chère enfant. . . .

Mariana lança à sa patronne un regard si acéré que celle-ci en aurait été frappée, si elle avait mieux observé la jolie brune aux yeux de lotus.

—Eh bien ! continua Mme Nerville, attendant les compliments de l'institutrice, croyez-vous que mon mari et moi nous avons habilement combiné cette union ? Ah ! que je suis heureuse !. . . . Quelle bonne inspiration nous avons eue en permettant à Mlle de Kerlor et à Mlle de Penhoët de se retrouver. . . . Tout cela c'est notre œuvre !

Mariana était exaspérée ; sa haine, farouche et folle, aurait éclaté si le saisissement qu'elle éprouvait n'avait paralysé son énergie.

Comment ! après la lettre de Mme de Guidelvinec, après la rencontre de Georges, cet odieux mariage s'accomplissait !

La comtesse avait capitulé devant la volonté de son fils.

Il était certain que Carmen avait été la complice d'Hélène. Mariana leur prodiguait à toutes deux les mêmes anathèmes ; elle les englobait dans la même vengeance ; elle les écraserait ensemble.

Mme Nerville reprit :

—Vous pouvez adresser vos félicitations aux fiancés.

—Je ferai plus, madame, répondit Mariana, ayant le courage de sourire et baissant les yeux pour dissimuler la flamme qui les brûlait, j'irai les leur porter moi-même, si vous le permettez.

—Mais certainement, ma chère amie, vous accompagnerez maître Nerville ; et vous profiterez de sa voiture.

Mariana eut une grossière injure sur les lèvres, mais elle eut la force de se contenir et se contenta de serrer les dents à les briser.

Ce n'était pas la première fois que la notairesse lui parlait comme à une servante. Heureusement, cette situation ridicule allait prendre fin. Il était temps, sa patience était à bout.

Paul Vernier était arrivé à point. C'était son seul mérite, d'ailleurs, pensait l'ingrate fille.

Elle reprit avec une hypocrisie savante :

—Vous ne sauriez croire, Mme Nerville, combien la bonne nouvelle que vous m'avez annoncée me fait plaisir. . . . J'aime beaucoup mon cousin de Kerlor ; c'est une nature si généreuse et si droite !. . . . D'autre part, j'ai su par vous combien Mlle de Penhoët avait été malheureuse. . . . Et j'ai éprouvé pour cette jeune fille, qui est orpheline comme moi, la plus vive sympathie. . . . Quand mon cousin, avant mon départ, m'a fait part de ses projets, je me suis promis d'implorer Dieu pour qu'il protégât ses amours. . . . Mes prières n'auront pas été vaines. . . .

La notairesse, toujours triomphante, hocha la tête.

—Non mais, reprit-elle, admirez-vous l'enchaînement des choses ? Si vous étiez restée au château, Mlle de Penhoët n'épouserait pas M. de Kerlor. . . . C'est la Providence qui vous a inspirée quand vous avez résolu de venir ici. . . .

—Peut être, fit Mariana, hors d'elle-même.

—Certes, car si vous ne vous étiez pas réfugiée chez moi, M. de Kerlor et sa sœur n'auraient pas fait le voyage à Brest pour essayer de vous ramener au château. . . . Maître Nerville n'aurait pas parlé de l'orpheline, et je n'aurais pas accompagné à Recouvrance le frère et la sœur.

—Tout cela est vrai, murmura Mlle de Sainclair.

Son exaspération se tournait contre elle-même. Au moment d'entrer dans le port elle avait commis la plus sottise des manœuvres.

Pourquoi avait-il fallu que cet ivrogne de Pornic précipitât ainsi les événements ?

Avec un peu de patience, beaucoup de diplomatie et d'ingénieuses préparations, peut-être Georges tombait-il dans les filets que la jolie fille avait tendus.

L'opposition de Carmen ne comptait pas ; les résistances de la comtesse pouvaient être redoutables ; mais étant donnée la façon dont elle venait de céder, il était certain qu'elle se fût rendue encore plus vite, s'il s'était agi de Mlle de Sainclair, c'est-à-dire d'une jeune fille dont elle avait accepté la tutelle, qu'elle élevait presque comme son troisième enfant.

Mariana était victime de la fatalité.

—D'ailleurs, se dit-elle, est-ce que je ne fais pas partie d'une race maudite ? Tous les miens ont été accablés par le destin, tandis que les Kerlor ont été favorisés en toutes les circonstances. . . . Mais je suis là, moi, pour rétablir l'équilibre. . . . Je vengerai les Sainclair en me vengeant moi-même.

La maman Nerville, continuant à obéir à ses impulsions, mit sans s'en douter le comble à l'exaspération de l'institutrice.

Elle poursuivit :

—Mais, j'y songe, vous allez être demoiselle d'honneur ! Cette charge vous revient de droit. . . . Quel doux privilège !

Les lèvres de Mariana remuèrent convulsivement, elle sentit que sa colère allait peut-être la porter à quelque extrémité ; mais elle fit un effort suprême et victorieux.

—Madame, dit-elle d'une voix éteinte, vous allez me permettre, à mon tour, de vous apprendre une chose que vous ne soupçonnez pas.

Mme Nerville regarda attentivement l'institutrice, ce que son animation l'avait empêchée de faire depuis le début de l'entretien.

La notairesse fut frappée par l'altération des traits de Mariana. Celle-ci avait pu se maîtriser, dominer ses nerfs, commander à sa volonté, mais son visage n'en portait pas moins les traces d'un violent combat.

—Comme vous êtes émue, dit Mme Nerville avec sollicitude.

Mlle de Sainclair profita de ce court répit ; elle en avait besoin.

Elle s'écria avec un pudique sourire :

—Vous ne me blâmez pas, Mme Nerville, d'avoir attendu pour vous prévenir, que tout fût décidé en ce qui me concerne. . . .

La notairesse ouvrit de grands yeux.

—Mais parlez, ma chère demoiselle. . . . C'est donc si grave ?

—Oui, madame, puisqu'il s'agit de mon mariage.

Madame Nerville resta suffoquée.

—Comment ! vous aussi ! bégaya-t-elle.

—Moi aussi.

—Par exemple !

—M. Paul Vernier, le jeune sculpteur dont tout le monde apprécie déjà le talent, m'a offert de devenir sa femme. . . . Il n'est pas d'une famille aussi illustre que la mienne, mais il a devant lui le plus glorieux avenir. . . . J'ai accepté. . . . J'espère que du haut du ciel mes aïeux souriront à cette union, que les exigences modernes justifient et qui réunira l'aristocratie du nom à celle du talent.

Mme Nerville leva les bras au ciel.

—Deux mariages ! clama-t-elle. Et deux mariages nobles ! Je n'ai que le temps d'aller chez ma couturière !. . . .

XXV

AVANT L'HYMÉNÉE

Quand Mlle de Sainclair et maître Nerville entrèrent dans le salon du château de Kerlor, le visage de la jeune fille et celui du notaire étaient si rayonnants, qu'un observateur superficiel n'aurait pas su discerner la sincérité de celui-ci et la fausseté de celle-là.

Le tabellion, après avoir salué comme lui seul savait le faire dans le notariat de la province, ne crut pas devoir se permettre de complimenter Mlle de Penhoët, mais il lui dit tout de suite :

—Les bonnes nouvelles vont par série, mademoiselle. Je vous en apporte une excellente du Mexique.

En effet, le matin même, maître Nerville avait reçu une lettre de son fils.

Philippe avait, grâce à une très grande ténacité, réussi à imposer une transaction aux associés infidèles de feu le marquis de Penhoët.

Ceux-ci avaient offert cinq cent mille francs pour liquider cette affaire embrouillée et éviter un long et coûteux procès.

Ils verseraient cette somme en quatre échéances dont la dernière viendrait deux ans après l'échange des signatures.

L'orpheline remercia le notaire avec la plus vive effusion. Elle enverrait son acquiescement par dépêche.

Certes, la chère enfant n'était pas dans des dispositions d'esprit qui lui permissent d'envisager froidement ces questions d'intérêt ; elle savait bien que Georges de Kerlor ne lui reprocherait jamais la pauvreté dans laquelle il avait cru la prendre ; mais cet argent, que l'orpheline estimait perdu, appartenait à son père et il était bien juste qu'il revint à Hélène.

Pourquoi n'ajouterions-nous pas qu'elle éprouva une légitime satisfaction en constatant que personne ne pourrait l'accuser d'avoir visé la fortune de M. de Kerlor en l'épousant ?

Mariana se montra plus habile comédienne que jamais ; elle joua certainement ce jour-là son meilleur rôle.

Non seulement, elle était forcé d'adresser ses vœux de bonheur aux fiancés, mais, en route, maître Nerville lui avait appris l'heureux dénouement des négociations mexicaines.

L'irascible descendante de la métisse Aurore avait eu une nouvelle crispation, ce qui ne l'empêcha pas de prodiguer à la comtesse douairière les remerciements les plus dithyrambiques.

Mme de Kerlor n'avait pas voulu laisser son œuvre inachevée et Mariana n'avait pas douté de la bonté infinie de sa chère bienfaitrice.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre